

Études Palestiniennes et Orientales

ROBERT DEVRESSE

LE

PATRIARCAT D'ANTIOCHE

DEPUIS LA PAIX DE L'ÉGLISE
JUSQU'À LA CONQUÊTE ARABE

IMPRIMATUR :

Die 15^e Decembris 1944.

† Emmanuel card. SUHARD.

archiep. Parisiensts.

PARIS
LIBRAIRIE LECOFFRE
J. GABALDA et C^{ie}, Éditeurs
RUE BONAPARTE, 90

1945

TABLE DES MATIÈRES

Pages
IX

PRÉFACE.....	1
PREMIÈRE PARTIE (Histoire).	
CHAPITRE PREMIER. — L'arianisme.....	17
CHAPITRE II. — Méléce.....	39
CHAPITRE III. — Du second au troisième concile.....	48
CHAPITRE IV. — Éphèse et Chalcédoine.....	63
CHAPITRE V. — Échec à Chalcédoine : le monophysisme.....	77
CHAPITRE VI. — Le trithéisme et la double hiérarchie.....	95
CHAPITRE VII. — Les invasions et la ruine.....	
DEUXIÈME PARTIE	
(Fastes épiscopaux, centres chrétiens, souvenirs, archéologie).	
CHAPITRE VIII. — Antioche. 1. Les monuments chrétiens.....	108
2. Les Antiochiens.....	111
3. La liste patriarcale.....	114
4. L'organisation ecclésiastique (patriarcat et métropoles).....	119
CHAPITRE IX. — Les listes conciliaires et synodales.....	124
CHAPITRE X. — L'Isaurie et les Cilicies. 1. L'Isaurie.....	142
2. La Cilicie Première.....	151
3. La Cilicie Seconde.....	155
CHAPITRE XI. — Les deux Syries.....	160
La Syrie Première. 1. La Chalcidique Syrienne.....	162
2. Les diocèses maritimes.....	167
3. Les souvenirs chrétiens de l'Antiochène.....	170
La Syrie Seconde. 1. Les évêchés.....	179
2. Les souvenirs chrétiens.....	184
CHAPITRE XII. — Les deux Phénicies.....	192
1. La Phénicie Première.....	193
2. La Phénicie Seconde.....	201
CHAPITRE XIII. — La province d'Arabie. 1. Esquisse historique.....	208
2. De l'Arnon au Jabboq (Belqâ).....	219



1988/511

TABLE DES MATIÈRES.

3. La Batanée.....	224
4. L'Auranitide.....	226
5. Le Ledja.....	237
CHAPITRE XIV. — Les provinces de l'Est Syrien.	
1. Arabes-Perses et Arabes-Romains, Lakhmides et Ghassanides.....	241
2. L'Euphratésie.....	282
3. L'Osrohoène.....	290
4. La Mésopotamie.....	299
CHAPITRE XV. — La « Notitia Antiochena ».....	305
APPENDICE. — Liste des inscriptions datées citées dans l'ouvrage.....	313
Table des croquis géographiques.....	317
Index des noms de lieu, index des noms d'évêques, index général.....	318

PRÉFACE

Ce volume devrait avoir un sous-titre qui en préciserait immédiatement le contenu : *Essai d'histoire et de géographie ecclésiastiques*. Il est, dans ma pensée, le premier d'une série d'études consacrées aux patriarchats « byzantins » (1) jusqu'à l'époque de Photius; cette date ne vaut d'ailleurs que pour l'Occident et ce qu'on est convenu de nommer le Moyen-Orient ou le Proche-Orient, puisque dès avant le milieu du vi^e siècle Antioche, Alexandrie et Jérusalem échappent à l'empire.

Afin de mieux faire entendre les limites que je me suis assignées et circonscrire mon propos, je dois dès l'abord fournir quelques explications. Elles répondent à une simple question : Comment ce livre a-t-il été conçu et pourquoi devra-t-il être suivi de plusieurs autres?

Attiré depuis une vingtaine d'années par l'histoire littéraire de l'église byzantine depuis son origine jusqu'au schisme, désireux de retracer cette histoire d'après la tradition manuscrite et d'en publier quelques monuments insignes (2), je me suis trouvé sans cesse arrêté par des problèmes difficiles ou apparemment insolubles d'histoire et de géographie locales. Pour les résoudre, il fallait recourir aux matériaux accumulés par l'archéo-

(1) J'entends « byzantin » au sens strictement historique et géographique; c'est-à-dire que je fais commencer l'époque de ce nom à Constantin le Grand, fondateur de Constantinople, et que je marque son achèvement au moment où l'autorité de l'empire s'écroutit ici ou là devant une domination étrangère, — celle des Arabes dans le cas présent. Cette délimitation correspond à mon dessein et lui suffit : le patriarcat d'Antioche, durant les iv^e-vi^e siècles, est une partie de l'église d'empire au même titre que toutes celles qui se trouvent englobées dans l'ἔκκλησία. Passé le milieu du vi^e siècle, l'église byzantine et les patriarchats disparaissent dans le bassin oriental de la Méditerranée; leur survie ou leur restauration sont en dehors de mon objet.

(2) Par exemple, le Commentaire de Théodore de Mopsueste sur les Psaumes, retrouvé par fragments à travers diverses compilations et reconstitué (Città del Vaticano, 1940).

logie et la philologie sous toutes leurs formes, reprendre à chaque fois, et pour d'infimes détails, une documentation éparsée en des quantités de volumes ou de monographies spéciales. Veut-on un exemple? Les listes épiscopales de *LE QUIEN* ne sont plus à jour; or l'édition moderne des plus anciens conciles œcuméniques, le travail opiniâtre de plusieurs générations d'archéologues, la publication d'ouvrages syriaques comme ceux de Sévère d'Antioche, permettent aujourd'hui d'améliorer ces listes ou de les compléter. D'autre part, l'histoire de certaines provinces, comme celles de l'Est-Syrien, peut être complètement renouvelée à l'aide des textes orientaux récemment livrés aux travailleurs; par eux, la connaissance de l'Orient chrétien a été transformée. Dirai-je encore que l'étude de la géographie des premiers siècles a déjà donné, grâce en partie aux travaux de M. Honigmann, des résultats précieux à l'historien?

Par ce qui vient d'être dit, on voit déjà le cadre de cet ouvrage : c'est en quelque sorte le patriarcat d'Antioche vu du dehors; on n'y trouvera donc rien ou à peu près rien qui ressortisse à sa vie intérieure, qu'il s'agisse de littérature, de droit, de liturgie, d'institutions. Pas davantage je n'ai voulu pénétrer dans les détails de l'organisation civile ou militaire au-delà de ce qui était strictement nécessaire à mon exposé; d'autres trouveront à les étudier de près la matière de livres nouveaux et de grande utilité pour nos disciplines. — De nombreuses inscriptions, — beaucoup d'entre elles portent une date, — on pourrait tirer des renseignements curieux sur l'architecture et ses termes, pour ne point dire ses techniques. D'autres, principalement de Syrie II°, fourniraient une liste instructive de forteresses, fortins, postes de garde installés aux confins du désert; aux archéologues qualifiés de les étudier par le détail et de nous dire s'il s'agit d'installations occupées en permanence, ou simplement de défenses momentanées, ou de guets de fortune destinés à une surveillance spéciale comme celle des mouvements saisonniers de transhumance. Il me suffit d'indiquer leur nom et leur place quand elles portaient un signe évident de christianisme.

*
**

L'ouvrage comprend deux parties. La première tente de retracer une sorte d'histoire générale du patriarcat depuis la paix de l'Église jusqu'à l'installation de l'Islam; elle est remplie par les chapitres I-VII. Histoire assez lamentable, tout compte fait. J'ai cherché longtemps à quel endroit de mon récit pourraient enfin venir s'insérer les reposants ou glorieux souvenirs d'années pacifiques, absolument vides de querelles ou de contestations. Si jamais il en fut quelques-unes, telles qu'on les souhaiterait, c'est entre 380 et 430 seulement qu'on a chance de les découvrir, disséminées cependant et entrecoupées de longs espaces remplis par la méfiance, la haine et le tumulte des compétitions. C'est durant ces cinquante années qu'Antioche chrétienne a connu l'apogée de son influence et une gloire que les dévastations n'ont point emportée dans leur torrent; ses trois principaux docteurs, Diodore de Tarse, s. Jean Chrysostome, Théodore de Mopsueste, sont de ce moment-là; ils ont illustré le tournant des deux siècles, et quand le souvenir d'Antioche est évoqué, c'est le plus souvent par leurs seuls noms qu'il revit encore dans notre esprit.

Ravagé et déjà profondément miné par l'arianisme et sa longue séquelle, partagé entre s. Jean Chrysostome et ses ennemis, le patriarcat était à peu près réconcilié avec Rome et Alexandrie quand s'abattit sur lui une nouvelle épreuve, la controverse sur les natures du Christ. A partir du moment où Nestorius, un antiochien d'origine devenu patriarche de Constantinople, a remis en question de façon maladroite les données du mystère de l'Homme-Dieu, aggravé par des bavardages inconsidérés certains propos regrettables tenus en sa présence, la paix s'en est définitivement allée.

Les deux derniers siècles que nous parcourons ne sont guère remplis que de l'écho des querelles christologiques et de leurs fâcheuses répercussions. Deux natures, une nature incarnée : toute la suite de l'histoire du patriarcat semble réduite à ne plus rien avoir à considérer que cette alternative et ses conséquences; des questions de prestige ou d'influences viennent s'y ajouter, et la sérénité, voire la simple dignité, font place à l'investive et à la violence.

installent un évêque de la secte à côté de l'évêque orthodoxe quand ils ne peuvent le supplanter tout à fait.

Désormais l'ennemi peut arriver, les portes sont ouvertes; quel qu'il soit, Perse ou Arabe, du moment qu'il se présentera comme l'ennemi de l'empereur et du gouvernement, de leur théologie et de leur personnel, il sera accueilli en libérateur. Et voilà probablement la meilleure raison qui explique comment, en moins de dix années, la Palestine et la Syrie sont tombées aux mains des bédouins du Hedjaz. Le succès immédiat des Musulmans en Syrie ne se comprendrait pas s'il n'avait été préparé depuis longtemps par une puissante désagrégation interne; sans l'avoir prévu, le monophysisme a fait le lit de l'envahisseur. Ce n'était pas l'Islam qu'on accueillait entre 632 et 640, c'était l'ennemi de Constantinople et de son *Credo*; le fruit était mûr.

S'il fallait donner en résumé les causes qui progressivement ont amené la ruine des églises et du patriarcat byzantin d'Antioche, je retiendrais celles-ci :

1) Le mal était en germe dans la politique religieuse de Constantin. En se proclamant l'évêque du dehors et en intervenant aussitôt dans la politique religieuse, en prétendant légiférer et imposer ses vues en matière de foi, en groupant à la cour un évêque docile à ses conceptions, l'empereur continuait vis-à-vis du christianisme le rôle qu'avaient assumé ses prédécesseurs vis-à-vis de la religion païenne, celui d'un chef à l'égard de subordonnés. Tous ses successeurs adoptèrent la même façon de voir : l'Église y perdit sa liberté.

2) La dévotion d'une partie de l'épiscopat aux vues de l'empereur, soit par faiblesse devant le pouvoir établi, soit par esprit de brigue, entretenait dans les communautés chrétiennes l'intrigue ou la jalousie, par suite des tendances contraires à une sereine discussion des nouveaux problèmes que posait le développement même du dogme.

Ces deux plaies resteront toujours comme une gangrène attachée aux flancs des églises nationales ou un ingrédient pervers mêlé à leur sang.

3) La prépondérance de l'Égypte. Elle venait du rôle éminent tenu par saint Athanase au cours de la crise arienne. L'évêque d'Alexandrie avait été le champion de la résistance nicéenne et de

Le concile d'Éphèse avait condamné Nestorius, mais il n'avait pas canonisé les propositions de Cyrille d'Alexandrie; l'équivoque entra par le biais, puis la suspicion, l'insulte, le coup de force et le meurtre; on défendit la théologie avec des matraques.

En vain, le concile de Chalcédoine, le plus œcuménique de ceux qui furent jamais, essaya-t-il par une définition, dont la clarté et la précision coulées dans une langue majestueuse imposent toujours, de rassembler dans l'unité de croyance l'ensemble des chrétiens orientales qui se déchiraient; il fut bientôt évident qu'on ne disputait plus pour la foi, mais qu'on se détachait pour des formules.

Jusque-là cependant le gouvernement avait favorisé l'orthodoxie représentée par les déclarations conciliaires. Du jour où Zénon parvint au pouvoir, il ne fut même plus question de tenir la balance égale entre les contendants; le monde chrétien se révéilla monophysite, comme autrefois il s'était réveillé arien : le monophysisme devint la doctrine officielle et la persécution reprit de même qu'aux jours de Constance et de Valens; les évêques non-conformistes durent prendre le chemin de l'exil et céder la place à des candidats moins chatouilleux sur le symbole et plus d'une fois indignes.

L'intronisation de Sévère d'Antioche marque la prépondérance absolue du monophysisme dans le patriarcat. Désormais, le mal est fait et ses suites à peu près inéluctables; l'hérésie triomphe dans les provinces et une autre sécession se prépare, celle des églises d'Orient d'avec l'empire.

Deux autres éléments de ruine allaient bientôt surgir : une nouvelle déformation de doctrine, le trithéisme, et la collusion des monophysites avec les rois-phylarques arabes. Il en résulte que dès avant le milieu du VI^e siècle, le siège même d'Antioche n'a plus guère d'importance pour les églises de Syrie puisqu'il est occupé par un chalcédonien, c'est-à-dire un hérétique et un sujet de l'empereur. C'est du désert que part maintenant le mot d'ordre aux chrétiens et aux monastères, et c'est avec Harith ou Moundhir que se règlent les affaires intérieures non moins que la position doctrinale du parti. Et comme tout s'enchaîne, des mesures administratives découlent tout naturellement de cette orientation politico-religieuse : les monophysites ou jacobites

l'opposition au pouvoir central devenu vite favorable à l'hérésie, alors que d'autres, par veulerie ou par ambition personnelle, prenaient à la cour des convictions opportunes; en même temps, il était devenu, comme par la force des choses, le vicaire de Rome dans l'Orient lointain et divisé. Or, mal impressionné ou mal renseigné, Athanase ne put arriver à comprendre la situation de Méléce à Antioche, et ses interventions de même que ses attitudes prolongèrent ou aggravèrent un schisme malheureux. Ses successeurs eurent moins de vertus et beaucoup plus de prétentions; ils se crurent pendant longtemps investis d'un droit de regard sur Antioche comme sur Constantinople quand elle se trouva gouvernée par des patriarches d'origine antiochienne. La passion de prépotence fit de Théophile d'Alexandrie, aidé de la complicité d'évêques syriens, le bourreau de s. Jean Chrysostome. Le zèle de l'orthodoxie entendu d'une certaine manière amena Cyrille à dépasser la commission du pape Célestin dans l'affaire de Nestorius et à vouloir imposer une formule théologique d'origine frauduleuse. Dioscore, son remplaçant, augmenta le mal et se crut en mesure de trancher les difficultés par la force et l'effusion du sang. On essaya bien de défaire ce qu'il avait fait mais le mal était causé, irrémédiablement. Pendant plus d'un siècle et jusqu'au bout de l'existence du patriarcat, c'est de l'Égypte, décidément contaminée par le monophysisme, que les ferments d'hérésie tireront leur virulence et propageront leur venin.

Quelques figures émergent de ces siècles durs et empoisonnés par une vaine dispute; quatre ou cinq patriarches d'Antioche, d'abord : au premier rang, Méléce; Flavien I^{er}, l'ancien chef — avec Diodore — de la communauté orthodoxe d'Antioche aux plus sombres heures de l'arianisme, le maître de s. Jean Chrysostome et le défenseur de la ville menacée de la vengeance impériale; Flavien II, qui, après quelques instants de faiblesse, eut le courage de se reprendre, osa résister à l'empereur Anastase et à Sévère, paya de l'exil son attachement à l'orthodoxie; Anastase I^{er}, qui s'opposa aux déliquescentes théologiques de Justinien et resta vingt ans loin de son église; Grégoire, qui, au sein des tumultes monophysites de toute nuance, ne désespéra pas de ramener à la vérité les brebis égarées et réussit à persuader l'obéissance à des troupes décomposées par la révolte. Nommerai-je encore Théodoret

de Cyr, le dernier représentant de l'école d'Antioche, le vigilant administrateur de son diocèse, fidèle à ses amis et compatissant à toutes les infortunes, longtemps suspect et inquiet, lavé de tout soupçon par le concile de Chalcedoine?

Tenter un récit suivi et à peu près lisible fut souvent malaisé. Si j'osais me servir d'une expression un peu commune, mais qui répond bien à mon idée, je dirais que je dus souvent atteler ou conduire à plusieurs. Un écueil se présenta d'un bout à l'autre de cette première partie : celui de glisser insensiblement vers une histoire générale des chrétiens d'Orient, alors qu'il fallait sans cesse garder Antioche devant les yeux et n'extraire des anciens récits que cela seulement qui la concernait. Mais la difficulté était ailleurs. Durant ces trois siècles mouvementés et pleins de faits divers, le centre de l'intérêt se déplace constamment et se trouve même dispersé à plusieurs endroits en même temps. A partir du milieu du vi^e siècle, ce n'est même plus à Antioche que nous pouvons nous fixer afin de voir comment se fait et défile la trame : c'est vers Constantinople, vers l'Euphrate, vers le désert, vers l'Égypte que nous sommes successivement ou plutôt simultanément obligés de regarder, car c'est à Dercos, sur le Bosphore, dans un campement de nomades au Sud de Damas, à Alexandrie, que se joue le drame des églises de Syrie; les luttes de la fin du vi^e siècle nous entraînent vers la région du Tigre. A travers tout ce réseau d'influences, le hasard des combats, les jeux de l'intrigue et le tumulte des discussions, il fut quelquefois malaisé de frayer la route à une narration détournée sans cesse d'un objet à l'autre ou attirée vers plusieurs en même temps.

* *

La seconde partie, à peu près toute d'analyse, est consacrée à l'histoire particulière des provinces et des évêchés, aux fastes épiscopaux, à l'inventaire des souvenirs chrétiens épars dans cet immense quadrilatère qui correspond au patriarcat d'Antioche, depuis le golfe d'Adalia et le Tigre, jusqu'au golfe de Saint-Jean d'Acre et à l'Ouest de la Mer Morte; elle est remplie par les chapitres VIII-XV.

Antioche nous retient d'abord, cela va de soi. Après nous être arrêtés à la liste mélancolique des monuments chrétiens de la ville, tous disparus, il convenait de passer un moment avec ses habitants, de revoir en pensée cette population légère et mobile, prompte à l'invective et insoucieuse du péril; la liste de ses patriarches est ensuite établie, et quelques pages réservées à l'organisation de cet immense circonscription ecclésiastique où l'autorité effective des chefs-lieux (métropoles) se trouvait quelquefois en conflit avec des prérogatives conférées à d'autres villes de la même province (métropoles honoraires).

Les listes conciliaires, de Nicée au v^e concile (Constantinople, 553), sont ensuite présentées, car c'est à elles que nous aurons à nous reporter le plus souvent pour établir la succession des évêques dans chaque diocèse.

Puis viennent les provinces, groupées ici par deux ou même par trois, la parcourues en plusieurs articles quand l'exigeaient ainsi la topographie, l'abondance de la matière et sa logique distribution. Les provinces du Nord (Isaurie et Cilicie) sont inséparables; les provinces de Syrie (I^{re} et II^e) demandent un traitement particulier; la province d'Arabie est composée de districts nettement à part les uns des autres; les provinces de l'Est-Syrien (Euphratésie, Osroène, Mésopotamie), par suite du voisinage des tribus arabes romaines et perses, se trouvent mêlées à des événements qui n'intéressent que de très loin ou pas du tout les autres territoires du patriarcat.

Enfin, j'ai consacré quelques pages à la « Notitia Antiochena », afin de montrer qu'elle n'était d'aucune ressource pour établir la liste des évêchés suffragants d'Antioche avant le milieu du VII^e siècle.

Cette liste, c'est aux documents authentiques de l'époque (IV^e-VII^e siècles) que je l'ai demandée, car c'est à eux seuls que j'ai eu recours d'un bout à l'autre de cet ouvrage. Historiens anciens, conciles, auteurs sacrés et profanes, archéologues et épigraphistes m'ont fourni toute la matière. Aussi bien ne trouvera-t-on point de bibliographie systématique à la fin de cette préface; je n'ai cité que les ouvrages ou articles auxquels je suis redevable de quelque renseignement précis ou de quelque vue originale; les

autres ne m'ayant rien appris, il était inutile de les citer, encore plus de les réfuter.

Au premier rang viennent donc les historiens :

THÉODORE (1) a des défaillances, mais il est bien renseigné sur Antioche même; son histoire commence à Constantin, elle finit avec l'épiscopat de Théodote (428).

SOZOMÈNE et SOCRATE (2) ont puisé à la même source, Sabinus; le premier débute à l'avènement de Constantin et finit par l'invention de saint Étienne (415); le second poursuit jusqu'au lendemain du retour des cendres de saint Jean Chrysostome à Constantinople, en 439.

ÉVAGRE LE SCHOLASTIQUE (3) leur fait suite; assez négligeable dans la première partie de son récit (livres I-IV : Théodose II à Justinien), il est de première importance pour les règnes de Justin, Tibère et Maurice (livres V et VI) jusqu'à l'année 594. Il était syrien et ami de Grégoire d'Antioche; c'est dire son intérêt pour nous.

JEAN MALALAS (4) est l'auteur le mieux renseigné sur l'histoire d'Antioche depuis ses plus lointaines origines jusqu'au milieu du VI^e siècle.

THÉOPHYLACTE SIMOCATTA (5) est l'historien du règne de Maurice (582-602).

JOSUË LE STYLITE (6) permet de retracer les premiers conflits entre Arabes-Perses et Arabes-Romains, soutenus par leurs suzerains, au début du VI^e siècle; la suite de cette lutte jusqu'au milieu du même siècle nous est donnée par Procope dans le *De bello persico* (7); quelques détails sont empruntés au *De ædificiis* (8).

(1) Éd. PARMENTIER (Corpus de Berlin).

(2) P. G., LXVII.

(3) P. G., LXXXVI; éd. BMEZ-PARMENTIER, Londres, 1898.

(4) Éd. L. DINDORF, Bonn, 1830; P. G., XCVII.

(5) Éd. DE BOOR (Teubner), 1887.

(6) *Chronique de Josué le Stylite, écrite vers l'an 545. Texte syriaque et traduction par l'abbé PAULIN MARIN (Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes, VI, 1878, n° 1)*; — W. WRIGHT, *The chronicle of Joshua the Stylite composed in Syriac A. D. 507*; Cambridge, 1882.

(7) Éd. HAURY (Teubner), 1905.

(8) Éd. HAURY (Teubner), 1913. L'ouvrage dut paraître en 558; tout le livre II et la fin du livre V concernent la Syrie.

Le CHRONICON PASCHALE (1) renferme quelques informations précieuses depuis le milieu du iv^e siècle jusqu'à ses dernières lignes (an. 628); son rédacteur utilisait, pour les années où sévit l'arianisme, des documents favorables au parti semi-arien.

THÉOPHANE (2) est assez négligeable jusqu'à la fin du vi^e siècle; à partir de cette date, il est souvent notre seule source.

Restent les historiens monophysites; on ne peut les consulter qu'avec précautions, mais ils ont souvent conservé ou manié des pièces que nous ne pouvons lire ailleurs que dans leurs compilations. Le premier en date est le PSEUDO-ZACHARIE (3); son histoire allait de 449 à 569, mais les derniers faits dignes de mémoire rapportés par lui sont de l'année 543; le reste est mutilé ou a disparu. JEAN D'ASIE n'est représenté que par des fragments qui vont jusqu'aux dernières années du vi^e siècle (4). Nombre d'extraits de l'un et l'autre, augmentés de pièces ramassées à travers diverses compilations, ont trouvé place dans MICHEL LE SYRIEN (5).

Les principaux recueils d'archéologie (monuments et inscriptions) sont indiqués au début des trois chapitres qui leur doivent le plus (Isaurie, Syrie, Arabie); on trouvera les autres cités, à la place qui leur revient, dans les notes accompagnant le texte. Grâce à ces publications, l'image du patriarcat, telle que l'avaient laissée dans notre esprit les documents littéraires, s'est trouvée agrandie et modifiée. Derrière les compétitions, les jalousies et toutes les misères des hommes — ce que l'histoire retient le plus souvent — nous avons découvert un autre monde et une civilisation distinguée : des villes entières debout ou émergeant du sol qui les retient à mi-corps, une maîtrise architecturale unique dans le monde gréco-latin à la même époque. Dans le temps que les disputes battaient leur plein, des églises et des

(1) P. G., XCII.

(2) Éd. de Boor, Leipzig, 1883-5.

(3) *Historia ecclesiastica Zachariae Rhelari vulgo adscripta interpretatus est E. W. Brooks* (Corpus Scriptorum ecclesiasticorum Orientalium, Scriptores Syri, series III, t. V et VI), Paris, 1919 et 1921.(4) *Iohannis Ephesini fragmenta... curante E. W. Brooks* (même série, t. II), Paris, 1933.(5) J.-B. CHABOT, *Chronique de Michel le Syrien, patriarche jacobite d'Antioche* (1166-1199); principalement les livres VIII-XI.

établissements chrétiens se construisaient un peu partout; à la veille de l'invasion arabe, on bâtissait comme pour des siècles. Sur le lieu même des monuments délabrés, gisant à côté d'eux ou transportés loin d'eux, des pierres conservent des inscriptions; c'est par ces modestes fragments souvent brisés, mutilés, ou devenus presque illisibles que des ruines grandioses ont plus d'une fois retrouvé leur état civil, c'est par eux que nous pouvons pénétrer un peu plus avant dans la vie quotidienne des chrétiens.

*
*
*

Je dédie cet ouvrage aux archéologues; il leur doit beaucoup déjà, mais leurs fouilles, leurs déchiffrements l'amélioreront encore. Plusieurs d'entre eux m'honorent de leur amitié et de leur estime; à tous je veux dire mon admiration et mon remerciement. La tourmente achevée, ils retourneront là-bas poursuivre leur labeur. A plus d'une reprise, j'ai pensé que dans leur modeste bagage un petit coin serait donné à mon livre et cet espoir a soutenu mon effort.

Paris, 15 octobre 1943.